Document généré le 25 avr. 2024 09:46

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

La Trentaine

Marie Hélène Poitras

Numéro 113, printemps 2007

Trente ans

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14150ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Poitras, M. H. (2007). La Trentaine. *Moebius*, (113), 119–127.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Marie Hélène Poitras

La Trentaine

Je m'appelle Russell Corriveau. Je suis né dans l'île, dans ce village, à la frontière du pays, mais c'est comme si on nous avait oubliés en plein océan. Pour cette raison, y en a qui prennent un traversier et qui ne reviennent plus, comme John par exemple, le grand frère de Collin, mon meilleur ami. Il a voulu gagner la rive, aller voir ailleurs pour savoir de quoi la vie est faite dans la grande ville, oublier les morues séchées au grand vent sur les étals, les homards en cage, les filles laides avec leurs yeux dans le même trou et leurs robes sales, les mouvements de la marée et les 2 500 idiots du village. Je parie qu'il ne s'ennuie pas une miette.

Douze ans : on est encore trop jeunes pour quitter l'île, Collin et moi, alors on fait ce qu'on peut en attendant, ce qui nous donne l'impression qu'on s'enfuit à toute vitesse. On se rend à l'école en skate-board, puis à la plage faire du surf. Faut être futé pour embrasser la vague ici, à l'île. Rien à voir avec la Californie ou la côte ouest américaine. D'abord, le sable est rocailleux, plein de tessons, de coquillages éclatés et de carapaces de crabes. La grève est jonchée d'algues gluantes, puis y en a d'autres en cloque, prises comme des raisins en grappe, qu'on fait claquer en leur sautant dessus à pieds joints. Ça prend des souliers même pour surfer, c'est malcommode. Puis dans l'eau, là où meurent les vagues, y a les pièges à anguilles, des labyrinthes de bois qu'il faut savoir contourner. Faut être un peu fou et très habile pour surfer là-dedans. Collin et moi on y arrive et ça nous donne l'air fier. Les filles

viennent voir ça et quelques *rejects* qui voudraient être dans le coup.

L'autre jour, tout près du cabanon où l'on range nos surfs, on a aperçu un homme en train de fumer quelque chose qui n'était pas une cigarette. Au début on a cru qu'on s'était fait pincer et qu'on allait se faire gueuler dessus – on s'attend à ce que ça arrive un jour ou l'autre. Collin et moi on s'est approchés avec nos planches, en se donnant des airs de *beach bums* comme dans le film *Point Break*. Puis on a reconnu Nicky, que j'avais déjà observé dans la cour de l'école, accoté sur les grilles près du stationnement d'autobus. « Salut, les gars, ça vous dirait de léviter un peu ? Deux-trois *puffs*, vingt fois plus intense que vos sparages en surf. Du très bon stock, un cadeau que je vous fais parce que vous avez l'air cool. Profitez-en, c'est pas tous les jours Noël. »

Il ne venait pas de l'île, alors on ne savait pas trop comment réagir. Moi j'étais méfiant mais attiré, puis je voulais lui montrer qu'on était pas des *rednecks*, qu'on avait vu neiger. « Donne-moi ça », que je lui ai dit avant de me mettre à tousser comme un débutant. Ça goûtait la laine minérale, la glace et le métal, tout ça en même temps. En descendant, ça faisait froid, comme si cette bouffée nous perforait la gorge de minuscules trous. Collin s'est mis à hyperventiler comme un con. Du crack bien sûr, aussi facile à trouver sur l'île que des bigorneaux. On est allés s'étendre dans le sable. La lune était déjà bien visible dans un ciel pâle, fragile. « Vous savez où me trouver si vous en voulez d'autre », a dit Nicky en s'éclipsant. Je me suis dit que les étoiles allaient poindre bientôt. D'infimes cristaux de lumière comme des flocons figés. On peut avoir confiance dans les étoiles. « T'es gelé en sacrament, Russell ! » Oui, peut-être bien. Mais je sentais, de façon très réaliste, avec une acuité nouvelle, pour la première fois de ma vie, la petitesse de notre île en comparaison de l'immensité du ciel et des dimensions du continent. C'était à la fois effrayant et grisant.

*

Dans la vie, faut se faire justice soi-même, on peut pas faire confiance. À qui réclamer quoi quand il y a des dommages et des pertes, je me le demande encore après toutes ces années. Je l'ai demandé aux quatre gars de la GRC qui font office de police dans l'île. Je l'ai demandé à ma vieille mère, à mon voisin, même à mon chien. Ça finit toujours de la même façon ici : seul devant l'eau bleue qui prend ce qu'elle veut sans jamais rendre de comptes, debout avec le vent qui claque, qui vous passe dans le dos comme un fantôme.

Je passe ma vie à répéter qu'il y a des coups de pieds au cul qui se perdent, des réponses qui ne viennent pas, des navires qui accostent dans les mauvais ports. Faudrait une police de la morale, des prisons pour les déshonorés. Y en a qui ont droit à une seconde chance et qui en profitent pour récidiver. Tous n'ont pas ce privilège ; mon fils s'est noyé à l'âge de vingt ans. Ça m'a rendu à moitié fou alors je me suis mis à boire. Ma femme Penny s'est poussée le jour où elle m'a vu engloutir le fond d'une bouteille de brandy avant le premier café du matin. Je crois qu'elle a pris le traversier. Peut-être qu'elle s'est installée en ville et qu'elle a ouvert une petite boutique de pose d'ongles, qu'elle garde des enfants ou qu'elle est devenue serveuse dans un snack bar. Peut-être qu'elle s'est jetée en plein océan à mi-chemin entre l'île et le continent dans la baie réchauffée par les courants du golfe. Pauvre Penny. Je n'ai jamais su où étaient passés les miens. Ça vous ronge un homme, ça vous le rend insomniaque. Alors, j'ai voulu me faire pêcheur, comme mon fils. De fils en père. J'ai cherché son corps flottant à la surface des eaux, l'épave de son bateau renversé, Penny transformée en sirène. Mais je n'ai vu que l'océan et des sardines, des gonzillions de sardines glissantes. Et un jour, une oie blanche, une flèche plantée dans le ventre, un trou rouge sur le duvet immaculé, un mauvais présage. Sales cons qui tirent à l'aveuglette dans le ciel.

Le temps vous passe sur le corps et quand il n'apporte jamais son lot de réconfort, un homme finit par perdre l'équilibre. Un homme perd pied, et glisse. Tombe. La retraite laisse beaucoup de temps pour jongler avec ses idées, c'est à rendre fou. Et si vous voulez savoir ce que je

pense de l'« incident » qui vient de se produire, eh bien je trouve qu'ils auraient dû finir la job. Mener ça jusqu'au bout, carrément. Lui appuyer un fusil sur la tempe, une hache à l'arrière du crâne, ou viser le cœur. Faire comme avec l'oie blanche. Ceux qui ne viennent pas de l'île auraient intérêt à se tenir tranquilles, à éviter de troubler notre paix relative. Et lui, ça paraissait qu'il était de la ville, il l'avait écrit sur le front. D'ailleurs, il aurait mieux fait d'y rester.

Ici, dans l'île, on n'a pas envie de commencer à verrouiller nos portes. Alors ce groupe, La Trentaine, j'approuve l'incendie qu'ils ont allumé et les coups qu'ils ont portés. Parfois, assez rarement, mais de temps en temps, quand on le peut, il faut donner un grand coup pour pas devenir fou. Ne pas se contenter de tendre l'autre joue. Faire quelque chose de plus concret qu'une prière.

*

Ce qui m'avait étonné la première fois que j'ai mis le pied sur l'île, c'est qu'ici, après un voyage en traversier d'une durée d'une heure trente, on n'aperçoit plus le rivage opposé. Enclavée dans la baie, l'île apparaît perdue au milieu de nulle part, à la merci des vents brusques, frénétiques, bercée néanmoins par les courants tièdes du golfe qui attirent les marsouins et les petits phoques.

Je m'y suis senti immédiatement apaisé, enfin tranquille.

J'ai passé ma vie dans le domaine des communications, mes journées à tenter de soutirer tout ce que je pouvais de mes contacts, à parler au téléphone, à répondre au cellulaire qui sonnait en même temps, à faire semblant d'être le meilleur ami de tout le monde, tout ça sans crouler sous la centaine de courriels quotidiens qui saturaient ma boîte. Il fallait aussi, dans un mouvement inverse, donner tout ce que j'avais sans un remerciement et trouver les mots, dans la mêlée, pour refuser de temps en temps. Je passais mes soirées à flirter dans les 5 à 7, quelques nuits à me taper des minettes qui croyaient – à tort – qu'elles allaient monter dans les échelons en se faisant aller sur un gars comme moi. Ça se passait dans des

hôtels ordinaires, et ça se terminait en général devant un navet américain avec un sac de pinottes pendant que la fille, qui dessaoulait tranquillement, remettait son string en se demandant où étaient passés ses bas, son honneur, et sa raison. Ce train d'enfer, je l'ai tenu pendant environ quarante ans. Les bas nylon étaient toujours entortillés dans les couvertures au pied du lit, là où le drap glisse sous le matelas.

Les vacances dans l'île avaient été mon premier projet de nouveau retraité. Tout à coup, il m'était apparu que, pendant toutes ces années, je m'étais agité pour pas grand-chose et qu'il restait à peu près rien de tout cet édifice que je croyais avoir construit, comparé à l'énergie dépensée. J'avais trop parlé, et j'avais trop mal dormi, j'avais couru, trop souvent pris le taxi, m'étais trop fait bronzer dans les salons, m'étais surentraîné dans un gym. Je n'avais pas voulu d'enfants ni de femme, aucune responsabilité afin de continuer à vivre ainsi, intensément. Et un beau jour, je me suis senti las et j'ai eu envie de me tenir tranquille, de la fermer une bonne fois pour toutes.

L'île m'a donc « accueilli ». Je savais combien il serait difficile, voire impossible de m'enraciner ici ; mais je n'ai plus tellement envie de me mêler au genre humain, alors ça m'arrange. J'ai ouvert une petite boulangerie, introduit le café expresso dans cette île qui n'en veut pas – c'est plutôt pour les rares touristes. Ma seule activité sociale consiste à jouer aux échecs le mercredi et le samedi. De temps en temps, je fais de longues marches jusque sur le versant ouest, là où les falaises abruptes plongent en ligne droite dans l'océan. L'autre jour, j'ai observé un petit pélican qui apprenait à voler et ça m'a ému aux larmes. Je n'en demande pas plus.

Ce matin dans le journal du village, il est question de ce qu'une trentaine de villageois ont fait subir à un trafiquant de drogue. Une chaîne humaine de trente personnes a empêché les pompiers volontaires d'aller éteindre le feu que d'autres avaient allumé dans sa maison sans savoir que plusieurs de leurs enfants étaient au sous-sol. Le jeune qui vit dans ma rue, pas très loin de la boulangerie, a été défiguré. Apparemment, il neige des cristaux de cocaïne sur l'île, des cailloux de crack et des pilules multi-

colores. Tout ce qui vient du continent est suspect. Voilà pourquoi ils ont condamné le revendeur.

Je garde ces pensées pour moi, fais glisser la chaise qui gémit et me lève pour me préparer un allongé.

*

Il y a déjà un bout de temps que la rumeur court. Nos enfants sont soumis à de fortes pressions et certains d'entre eux succombent. Jusque-là, nous avions cru notre petite île à l'abri de toutes ces saletés. Il n'y a pas de véritables policiers ici (quelques agents de la GRC, pour la forme). Les armes qu'on retrouve dans l'île ne servent qu'à chasser et à achever les bêtes en souffrance. Pas de prison non plus, car il est à peu près impossible de se sauver ou de semer quelqu'un – l'île ne compte qu'une route qui trace un cercle et le boucle en nous ramenant au port. Il fait bon vivre ici. La nuit, on entend le vent qui agite les voiles des bateaux amarrés, et les vagues noires ramener les galets sur la berge. On sait les lourdes ancres couvertes d'algues et de calcaire, bien enfoncées dans les sables. Personne dans les rues, l'air sent le sel et les herbes moites. Ainsi bercé, on s'endort, la fenêtre entrouverte avec ces idées-là en tête et une certitude : le bonheur est constitué de joies tranquilles. Il faut savoir apprécier ce qu'on a. Chérir la nature. Remercier. Car la corne d'abondance est comble.

Des étrangers, il en vient de temps en temps. On les garde à l'œil, et tant qu'il ne troublent pas notre équilibre, on les tolère. Comme ce boulanger qui s'est mis à faire du pain pour les gens de la place. Ou comme cette femme qui est venue vivre ici après la mort de son mari et qui prépare des lunchs aux pêcheurs. Il vient des touristes également qui, en général, ne s'éternisent pas. Ils achètent une carte postale, un petit pêcheur en bois blond, scrutent la mer pendant quinze minutes, les yeux plissés, en souhaitant apercevoir des baleines, font le tour de l'île, y passent une nuit et reprennent le traversier en se demandant ce qu'ils sont venus faire ici.

Mais depuis quelques mois, des requins sont installés dans l'île. On n'y a vu que du feu. Parlez-en aux parents

du petit Ray, qui ont cru à tort que leur fils faisait une mononucléose. Parlez-en à Greg et Diane Davis – l'aîné de la famille a été retrouvé sans vie dans un hangar il y a quelques semaines. Mort d'une overdose d'héroïne à onze ans, c'est ce qu'ils ont dit à l'hôpital. Une colère sourde s'est mise à gronder, pareille au vent qui se lève.

Au début nous étions six ou sept, des parents inquiets, dépassés, minés par un sentiment d'impuissance. Avec le bouche à oreille, très rapidement, nous avons été vingt à nous réunir, puis aujourd'hui, une trentaine. La Trentaine se réunit deux fois par semaine : le mardi et le vendredi, pour ne pas empiéter sur les soirées d'échec et de bridge. On loue la grande salle au sous-sol de l'église, là où ont lieu les soirées bénéfice, les grands bazars deux fois l'an et les ateliers de préparation à la de confirmation. On jase de nos filles fuyantes, de nos fils junkies, de ce qui nous file entre les doigts, de ce que nos enfants fabriquent en silence dans la grange. Il y a la mort de l'aîné de la famille Davis qui nous revient en pleine face, sa mère qui brandit une photo comme un crucifix pendant les réunions. Il aurait terminé son cinquième secondaire en juin et voulait être fermier comme son père, élever des bêtes, semer du grain, labourer les champs. Son corps contenait plus de drogue que celui d'un cheval euthanasié, a révélé l'autopsie.

En très peu de temps, nos enfants se sont éloignés de nous, ont gâché le petit peu d'enfance qu'il leur restait, ont basculé dans un monde parallèle. Les gardiens de la GRC ignorent comment intervenir auprès des trafiquants, et des enfants eux-mêmes. Dans les écoles, on fait comme si de rien n'était. Personne ne sait comment aborder le problème. Nous avons passé quelques séances à nous défouler, à montrer aux autres combien notre impuissance se traduit en rage. Puis nous avons fomenté un plan et le moment est venu de passer à l'action. L'objectif est d'agir une seule fois. De porter un grand coup pour que tout cela cesse. D'effrayer les trafiquants, de faire en sorte que tout ce qu'il y a d'artificiel dans l'île soit dissous dans l'océan, corrompu par le sel, anéanti par le temps, avalé par la vague.

Nous ne laisserons pas un nouvel ordre se mettre en place. Si la justice se tait, nous parlerons. Nous avons des

haches et des fusils de chasse. Des allumettes et de l'huile. C'est ce soir qu'on agit. Ensuite, tout redeviendra comme avant ou comme après la tempête. Les ancres dans le sable, le vent qui siffle, les portes déverrouillées, les bœufs qui paissent, les enfants qui jouent à des jeux d'enfants : dans quelques jours tout sera revenu à la normale. Notre colère aura disparu, nos peurs n'auront plus raison d'être, nos pires craintes n'auront pas été réalisées. Retour à la paix et aux prières.

Il faut dépoussiérer les crucifix et cirer les bancs d'église. Mettre toutes les chances de notre côté.

*

Je suis allé répondre à la porte. Il y avait quatre hommes. J'ai reconnu l'un d'eux, un surveillant dans la cour de l'école. Ils avaient un drôle d'air. L'un d'eux, un moustachu baraqué, m'a saisi au collet et m'a traîné jusque dans l'herbe en gueulant contre mon oreille. C'est à ce moment-là que j'ai constaté qu'ils étaient plusieurs, une trentaine je dirais, et qu'ils n'entendaient pas à rigoler. Il devait être autour de 2 h du matin. Les autres avançaient avec des torches, on aurait dit un rituel démoniaque. Je n'ai pas résisté, vous savez, je ne suis pas très bâti et puis devant trente personnes qui vous encerclent, comme ça, sans s'arrêter... J'étais couché par terre et j'encaissais les coups de pied dans le ventre quand ils se sont approchés de ma maison avec le feu. J'ai bien tenté de les avertir, monsieur l'agent, mais il n'y avait rien à faire, je crachais du sang et personne ne m'écoutait. Ils ont jeté de l'huile sur les fondations de la petite maison et ensuite, ils ont lancé leurs torches. Pendant ce temps-là, un peu plus bas, les femmes et quelques hommes s'étaient assemblés en une grande chaîne, comme les enfants lorsqu'ils jouent, vous savez, quand ils se tiennent ainsi par la main et qu'ils chantent à tue-tête. Des pompiers se sont pointés mais la chaîne humaine les a empêchés d'intervenir en leur lançant des pierres, des barbares je vous dis, alors les pompiers ont fait demi-tour. Moi, pendant ce temps-là, j'ai avalé trois dents et puis quand j'ai senti que le vent commençait à m'entrer dans le crâne, je me suis évanoui,

monsieur, sans pouvoir faire quoi que ce soit pour les arrêter. Voilà pourquoi je plaide non coupable à cette accusation. Ils ont eux-mêmes brûlé les douze enfants qui s'étaient réuni dans le sous-sol, entraînant la mort de quatre d'entre eux. On ne joue pas comme ça avec le feu sans savoir ce qu'on fait. Vous avez vu l'état de la maison ? Ils ont tout saccagé, il ne reste que des vestiges de bois noir, que de la cendre partout : rien n'a été épargné.

Oui, j'admets avoir vendu de la drogue aux jeunes. Mais j'aimerais ajouter, monsieur l'agent, que je n'ai jamais eu la tâche aussi facile. Ils ont pris tout ce que je leur offrais, en ont redemandé, ont voulu tout essayer, sont même venus frapper à ma porte, chez moi en pleine nuit, m'ont imploré comme des zombis, les mains toutes tendues vers moi. Je n'avais jamais vu une telle chose. Pour ainsi se jeter dans des mondes parallèles sans vouloir en revenir, je présume que ces jeunes souffraient d'un ennui sévère. Ils ont cru que cela pouvait ne pas cesser, ont cherché à demeurer dans cette zone, ont désiré très fort s'y perdre à jamais – peu importe les conséquences. Comme si tout pouvait s'arrêter là. Les plaisirs et les grands frissons doivent se faire rares dans ce village, je présume qu'ils n'avaient jamais autant ressenti le monde et que ça explique qu'ils se soient transformés en junkies en un si court laps de temps.

J'en déduis que cette île est pourrie dans sa racine par l'ennui et par une sorte de violence larvée. Que ses habitants ne connaissent pas de limites et que cela les rend dangereux vis-à-vis d'eux-mêmes et des autres. Si vous devez m'emprisonner, de grâce, renvoyez-moi sur le continent. Permettez-moi de quitter cette île maudite, ce monde désenchanté dont je ne saisis pas la frontière. Je vous jure de ne plus remettre les pieds ici. Jamais plus.